

Voyages

The Fifth Province de Donald McWilliams

Gérard Grugeau

Numéro 116-117, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2004). Compte rendu de [Voyages / The Fifth Province de Donald McWilliams]. *24 images*, (116-117), 84-84.

Voyages

par Gérard Grugeau

L'exil et le morcellement identitaire sont au cœur du cinéma de Donald McWilliams, un cinéma qui, à l'instar des trajectoires humaines tourmentées qu'il met en scène, se construit dans l'hybridité vertigineuse de ses for-

mes. Après l'émouvant *The Passerby* (1995)¹, le cinéaste d'origine britannique part à nouveau de sa propre expérience du déracinement pour s'attacher à ces moments charnières de la vie des exilés où tout bascule entre un

passé souvent à fuir, un présent à construire et un avenir à rêver aux portes du «paradis». Ce paradis imaginaire, ce pourrait être cette mystérieuse «cinquième province» qui, selon les propos de la romancière Jane Urquart,

indique dans la mythologie gaélique le lieu de toutes les félicités, la source réconciliatrice où siègerait le milieu du monde et la propension naturelle de chaque être humain à s'ouvrir aux quatre vents de l'altérité.



Ne pas laisser filer ce qui se perd.

P eu importe la nature du voyage, le déplacement vers des territoires non familiers est toujours source d'incompréhensions diffuses et de terreurs muettes. L'exil est cassure et transfiguration, mort et renaissance. Dans les années 1950, le jeune McWilliams qui arrive en terre d'Amérique se rêve en citoyen du monde, libéré des pesanteurs du passé. Pour le vieux couple de Lettoniens fuyant l'enfer de la Seconde Guerre mondiale, le départ s'apparente plus tragiquement à la survie. Ce même drame se joue aussi pour une vieille femme chypriote-grecque, perdue dans la tourmente de l'invasion turque de 1974 et qui doit se résigner à un départ forcé aux conséquences irrémédiables. Drame encore pour cette photographe allemande qui tente d'échapper à la culpabilité de l'Allemagne

nazie et à l'enfermement au sein d'une seule nation en multipliant les identités jusqu'à l'aliénation avant de retrouver une unité perdue à travers l'art et la mythologie. Quant au romancier français exilé de l'enfance et en quête d'une généalogie fabuleuse qui vienne nourrir le roman familial et combler l'absence du père, c'est dans l'écriture rassembleuse qu'il trouvera ce lieu de «beauté immobile» où tout peut cristalliser hors du temps.

Rassembler, réunifier, rétablir la continuité de la vie après les brisures de la petite et de la grande histoire (voir la bouleversante évocation du village fantôme d'Oradour-sur-Glane incendié en France par les Allemands) : voilà ce à quoi s'emploie le cinéma protéiforme et universaliste de Don McWilliams. Dans le chaos originel du monde, dans le magma éruptif d'une réalité multiple et

éternelle qui se régénère inlassablement, l'important est de nommer les choses pour ne pas laisser filer ce qui se perd. Documents d'archives, *home movies*, dessins sur pellicule et expérimentations à la McLaren, chansons, citations littéraires, chevauchement des langues, enchevêtrements sonores et musicaux : tout est ici propice à l'entrelacement et au frottement des composantes de la matière-flux du monde pour faire lien, créer du sens et de la densité, dévoiler et illuminer. Cadre dans le cadre ou plein écran, le cinéma se fait pensée en gestation (Godard) et vecteur émotionnel. Il décompose sans relâche le temps et le mouvement, il fragmente la lumière et enregistre la mort au travail, alors que les fantômes nous traversent et de l'intérieur et de l'extérieur, nous enveloppant de leurs ineffables murmures. Depuis l'origine

des choses symbolisée ici par les pierres ancestrales de Carnac en Bretagne (cet «ossuaire» dressé en plein ciel comme le décrit l'écrivain Jean Rouaud), la terre nourricière emmagasine et se souvient, grouillante de mythes et d'histoires humaines qui ne cessent de sédimenter au fil des époques, embrassant la totalité de la vie. Jusqu'aux objets qui ont leur âme propre et qui participent de cette même mémoire du monde, de cette tapisserie vivante inextricablement appelée à mourir et à renaître dans un mouvement perpétuel. C'est en fait à cette fusion du matériel et du spirituel, à cette quête de la plénitude, que travaille le cinéma de Don McWilliams, obsédé par la conscience du temps. Maillons parmi d'autres de la longue chaîne de la communauté des hommes, nous sommes aujourd'hui «les fantômes de ce qui est mort et de ce qui est à venir». Notre capacité d'être présents à cette énergie vibrante du monde, à son rayonnement secret, est sans doute la meilleure voie d'accès au paradis perdu, à l'Éden de la «cinquième province». Grâce au temps collectif qu'il appelle, le cinéma nous en rapproche et devient le guide privilégié de tous nos voyages. ◀

1. *24 images*, n° 86, printemps 1997, p. 52 et 53.

Canada, 2003. Ré., nar. et mont.: Donald McWilliams. Ph.: James V. Aquila, Zoe Dirse, Donald McWilliams. Mus.: Melissa Hui. Avec Solveig Kaeler, Ausma et Ilmars Levalds, Jean Rouaud, Mary McWilliams, Jane Urquart. 73 minutes. Couleur. Dist.: ONE.